

« Enseigner la guerre »
Table ronde avec Tristan Lecoq, Olivier Chaline et Olivier Forcade
16^{ème} Rendez-Vous de l'Histoire de Blois
Hémicycle de la Halle aux grains, vendredi 11 octobre 2013

Un point sur les intervenants :

Tristan Lecoq qui anime la table ronde est Inspecteur Général de l'Éducation nationale et professeur des universités associé à l'université Paris IV Sorbonne (histoire contemporaine). Il a été conseiller du Premier ministre Dominique de Villepin, de 2005 à 2007, pour l'éducation nationale, l'enseignement supérieur et la recherche.

Olivier Chaline, historien moderniste, spécialiste de l'histoire de la mer et de l'Europe centrale, professeur des universités à l'université Paris IV Sorbonne, directeur du laboratoire d'histoire et d'archéologie maritime, associé du CRHISCO (Centre de recherches historiques sur les sociétés et cultures de l'Ouest européen).

Olivier Forcade, historien contemporanéiste, spécialiste du renseignement au XXe siècle et de la censure durant la Grande Guerre (thèse sous la direction de Jean-Jacques Becker), professeur des universités à l'université de Paris IV Sorbonne, directeur des Presses de l'Université Paris-Sorbonne (PUPS).

Bibliographie indicative :

D'Olivier Chaline :

- *La Bataille de la Montagne blanche, 8 novembre 1620, un mystique chez les guerriers*, Noesis, 1999.
- *Le règne de Louis XIV*, Flammarion, 2005.
- Avec Philippe Bonnichon et Charles Philippe de Vergennes (dir.), *Les marines de la Guerre d'indépendance américaine (1763-1783)*, premier volume, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2013.

D'Olivier Forcade :

- Sous sa direction, *Le secret et la puissance. Les services spéciaux et le renseignement aux XIXe et XXe siècles*, Amiens, Encrage, 2007.
- Avec Philippe Nivet, *Les Réfugiés en Europe du XVIe au XXe siècle*, Nouveau Monde éditions, 2008.

Intervention de Tristan Lecoq

« Enseigner la guerre »

Animateur de la table ronde, il présente rapidement les différents intervenants et l'objet du débat. Selon lui, il y a trois entrées possibles pour aborder la guerre dans les classes.

1° L'histoire de la guerre est liée d'abord à celle de l'histoire de l'Etat...

L'histoire de la guerre se lit en prisme et en miroir de l'histoire de l'Etat. Elle suppose une analyse de la relation entre l'organisation militaire et politique de l'État (qu'il soit une cité-État, une république ou un empire). L'institution d'une force armée est liée à l'Etat. Comprendre la guerre, c'est saisir les moyens (financiers, matériels, humains...) qu'un groupe ou une puissance organisée met en place pour se défendre ou conquérir des territoires.

Dans l'émergence de la puissance publique, l'histoire de la guerre permet l'étude de la participation du peuple à la défense, celle aussi de l'évolution des armes, des doctrines militaires ou des stratégies mises en œuvre.

Quels sont les exemples possibles dans les programmes ?

Dans l'Antiquité, Athènes peut être l'occasion d'une réflexion sur les relations entre la démocratie et la marine, sur le passage de la cité démocratique à la thalassocratie, sur les rapports entre le citoyen et sa vie de soldat ou de marin. La même démarche peut être faite à propos de l'Empire romain pour saisir les liens unissant le citoyen à ses devoirs militaires.

Dans l'histoire médiévale de la France, on peut citer l'ordonnance du 2 novembre 1439 de Charles VII créant l'armée permanente (avec une loi pour le royaume, une armée pour l'appliquer et un impôt pour la lever).

Pour le XXe siècle, on pourra faire réfléchir les élèves sur les relations entre la guerre et l'économie. La « totalisation » des guerres doit amener à s'interroger sur les différences entre les deux guerres mondiales, à comparer les régimes politiques (totalitaires et démocratiques) ou les rapports entre l'armée et la république pendant la colonisation ou la décolonisation (ici, Tristan Lecoq cite l'ouvrage qu'Olivier Forcade a codirigé sur *Les militaires en république, 1870-1962*, Publications de la Sorbonne, paru en 1999). Après la Seconde

Guerre mondiale, on peut s'appuyer sur les décrets des années 1960 sur l'organisation de la défense, le livre blanc de 1972 qui porte sur la défense nationale, celui de 1994 sur la défense ou ceux de 2008 et 2013 au sujet de la défense et de la sécurité nationale...

2° ...L'histoire de la guerre est aussi une histoire des relations entre les Etats

On pourrait insister en classe sur les rivalités au XVIIIe siècle, de la France avec la Prusse, l'Autriche ou l'Angleterre. Ces rivalités ont lieu aussi bien sur le continent que sur la mer (notamment dans le cas de la guerre d'indépendance américaine).

Le premier XXe siècle voit un changement de la nature de la guerre. La guerre commande tout chez les Alliés comme chez les Centraux à partir de 1915 (processus de guerre totale).

Au-delà, un changement essentiel s'opère avec le nucléaire qui institue une sorte de club singulier et fermé depuis les années 1990, avec ses règles simples. Une frontière s'est établie alors entre les puissances nucléaires et les autres États.

3° L'histoire de la guerre, c'est une histoire renouvelée des formes du conflit

Deux grands historiens des Annales ont évoqué le sujet d'une bataille : Fernand Braudel sur Lépante (1571) et George Duby sur Bouvines (1214). Leur récit de la bataille est bref. Ce qui compte, c'est l'arrière-plan de la guerre et ce que révèle la bataille du contexte de l'époque.

La bataille reste un objet d'histoire. Elle a longtemps été caractérisée par une unité de temps court, de lieu et d'action mais elle s'est dilatée dans le temps et l'espace comme le montrent Verdun et Stalingrad. Ces batailles ne sont pas toujours décisives.

L'historiographie a renouvelé les approches de la guerre en recentrant la recherche sur les individus dans la guerre, leur capacité à tenir si longtemps malgré les violences de guerre (débat sur la contrainte et le consentement). Les combattants ne sont plus isolés non plus et sont rattachés à la société. Les derniers travaux scientifiques réfléchissent ainsi sur les rapports complexes des soldats avec l'autorité (par exemple Emmanuel Saint-Fuscien, *À vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande guerre*, EHESS, 2011).

La Seconde Guerre mondiale sera l'occasion en classe d'élaborer une analyse rigoureuse de certains termes incontournables afin de ne pas les confondre : « brutalisation », « violence de guerre », « guerre d'anéantissement », « guerre d'extermination »...

Conclusion : la guerre au présent ?

L'histoire de la guerre en classe porte l'accent sur le contemporain voire le très contemporain. Trois pistes ou interrogations doivent être ici évoquées :

- L'histoire contemporaine est marquée par les guerres irrégulières ou asymétriques

Le nucléaire a dissuadé certaines puissances de recourir à la guerre. Parallèlement, des mouvements armés pendant la décolonisation ont pu l'emporter en renversant la supériorité militaire du colonisateur par d'autres moyens très efficaces.

Dans la seconde moitié du XXe siècle, les sociétés occidentales ont connu des mutations profondes comme le refus de la mort des soldats, la disparition des armées de conscription, des opérations de guerre de plus en plus ciblées et courtes bien que très violentes.

Au tournant du siècle, on a assisté à l'apparition ou plutôt la « réapparition » du terrorisme. Après la Guerre froide, les frontières se sont estompées, du moins sur terre. Elles l'ont été également entre militaires, soldats, combattants, résistants, terroristes. On peut l'observer aussi entre la sécurité extérieure et intérieure des États. Ces processus expliquent les incertitudes sur notre propre défense vue comme un chantier permanent.

- La légitimité de la guerre remise en question ?

À côté des interventions à caractère humanitaire qui ont caractérisé le second XXe siècle avec par exemple les opérations de maintien de la paix, il faut ajouter l'échec de l'Organisation des Nations unies incapable d'imposer le respect des normes internationales comme au sujet de l'Irak en 2003, moment qui a fortement interrogé les valeurs défendues par les grandes puissances.

- Quelle attitude adopter face aux nouveaux visages de la guerre ?

Reprenant certaines réflexions de Pierre Hassner, spécialiste des relations internationales (lire en particulier son livre coécrit avec Gilles Andréani, *Justifier la guerre ? De l'humanitaire au contre-terrorisme*, Les Presses de Sciences Po, 2005), Tristan Lecoq termine son intervention en invitant les vieilles nations guerrières comme la France, protégées derrière leur abri atomique, à engager leurs efforts dans une adaptation continue face aux nouvelles menaces, à gagner en ductilité dans des défenses hors frontières.

Intervention d'Olivier Chaline

« Enseigner la guerre sur mer »

1° Un enjeu majeur des relations internationales

La mer avec ses ressources spécifiques et ses routes commerciales est depuis longtemps un enjeu majeur des relations internationales. L'Europe a tiré des espaces maritimes une partie de sa nourriture et de sa puissance. Malgré les apparences, le hareng de la mer du Nord ou la morue des bancs de Terre neuve ont été des sujets économiques de premier plan. D'ailleurs, bloquer ou attaquer les flottes de pêche il y a quelques siècles a été un moyen pour déstabiliser l'économie ennemie.

Un autre exemple est celui fourni par les Ibériques qui après les Grandes découvertes ont mis en place des routes maritimes convoitées pour faire venir les épices de l'Inde ou les métaux précieux d'Amérique latine. Dès le XVI^e siècle, des « prédateurs » hollandais, français ou anglais ont attaqué les riches cargaisons. Il en reste des traces aujourd'hui avec les histoires de pirates chez les plus jeunes.

Le 5 septembre 1781, la bataille de Chesapeake, un combat indécis tactiquement, a empêché la Royal Navy de venir en aide aux troupes du général Cornwallis à Yorktown. Cette bataille sans grand relief est pourtant un événement important dans l'histoire de la marine française (qui ne peut être résumée à la défaite de Trafalgar en 1805).

Un autre événement, la Bataille de Midway en juin 1942, fut décisif dans la confrontation entre le Japon et les États-Unis. Elle a été le premier tournant de la Seconde Guerre mondiale (voir plus loin).

Il faut rappeler que l'histoire de la guerre n'est pas seulement celle des batailles. L'histoire des ravitaillements, des convois, des escortes, etc. sont des éléments essentiels à prendre en compte.

C'est dans les programmes du XX^e siècle que la guerre sur la mer est la plus explicite, que ce soit avec la Première Guerre mondiale (avec ses guerres sous-marines ; le blocus de l'Entente qui a tant gêné les approvisionnements des Centraux ou celui des Germano-Turcs qui a fortement affaibli la Russie avec la fermeture des détroits de la mer Noire).

Ce siècle est aussi celui de l'apparition du nucléaire comme armement mais aussi en tant que mode de propulsion des bâtiments de guerre sur ou sous la mer. On change d'époque ! Du silence des océans peut surgir la destruction des adversaires.

Les crises récentes et les opérations extérieures des grandes armées font des marines des acteurs indispensables de la guerre. Elles constituent pour les grandes puissances les forces les plus sollicitées en cas de crise : approvisionnements, évacuation de civils, opérations de sécurité, réalisation de tirs de la mer vers la terre...

2° Comment enseigner la guerre sur mer ?

L'exemple de la Guerre du Pacifique

Il faut partir d'une carte de la guerre en Asie et dans l'océan Pacifique pour décrire puis expliquer l'expansion japonaise entre 1939 et 1942. Il est nécessaire d'insister sur l'importance stratégique des détroits commandant l'accès à l'océan Indien. L'archipel japonais manque des ressources indispensables pour mener sa guerre en Chine, notamment du pétrole. Or, celle-ci est abondante dans les Indes néerlandaises. À partir de l'été 1940, un embargo pétrolier partiel puis total est décrété par les États-Unis contre le Japon pour stopper ses velléités expansionnistes. Un officier japonais a alors comparé la situation de son pays à un poisson pris au piège dans un étang qui s'assèche. La seule solution pour Tokyo est de s'emparer par la force des puits de pétrole néerlandais. Quelques préalables s'imposent pour garantir le succès de l'opération : assurer l'éviction définitive des États-Unis présents aux Philippines, des Anglais à Singapour et en Birmanie, des Australiens en Nouvelle-Guinée. Pour gagner la bataille en Chine, les Japonais, bien que des voix manifestent leur scepticisme quant au succès du projet, espèrent arracher rapidement une paix de compromis avantageuse avec les puissances occidentales. Ce volet des opérations qui devait rester secondaire, la priorité étant le contrôle de la Chine, va s'avérer majeur pour l'effort de guerre japonais.

L'étude de l'attaque contre la base navale américaine de Pearl Harbor le 7 décembre 1941 doit évoquer la distance considérable que l'aviation japonaise doit parcourir à partir des porte-avions. Il est nécessaire de faire intervenir le rôle déterminant des progrès techniques dans l'autonomie des bâtiments de guerre, du ravitaillement par les pétroliers, de l'usage des terrains d'aviation en dehors de l'archipel. C'est tout l'intérêt de l'étude par la bataille pour construire l'arrière-plan des logistiques utilisées.

Le plan japonais était confronté aux contraintes de la simultanéité des attaques (au même moment en Malaisie et en Thaïlande). Les fuseaux horaires ou les climats n'étaient pas les mêmes.

Cette attaque japonaise a introduit l'usage massif des porte-avions, des flottes d'invasion avec le transport de troupes et des matériels.

Une des difficultés du pays a été la disparition progressive de ses meilleurs marins et aviateurs. Il fallait en effet remplacer les personnels qualifiés japonais au fur et à mesure que le conflit perdurait. Il faut rappeler que l'objectif stratégique en novembre 1941 se voulait court dans le temps. Basé sur l'audace, le courage et l'impréparation de l'adversaire américain, le calendrier est en quelques mois devenu défavorable pour Tokyo. Pearl Harbor a été une erreur politique et stratégique complète. Non seulement les porte-avions américains n'étaient pas à quai ce jour-là et ont donc échappé au raid mais surtout l'attaque a été considérée comme une infamie côté américain et a mobilisé un pays jusque-là divisé sur son entrée en guerre face à l'expansion allemande et nipponne. Déjà ralentis par la vive résistance chinoise, les Japonais ont dû faire face à une large coalition occidentale très déterminée au lendemain de Pearl Harbor.

Conclusion :

Cet exposé invite à poser quelques remarques :

- Il n'y a pas d'histoire de la guerre en mer ni sur terre... sans géographie ! Décrire la Guerre du Pacifique, c'est un chemin tout tracé pour une révision des repères géographiques des océans Indien et Pacifique avec les élèves.
- L'histoire de la guerre sur mer est en réalité une histoire globale.

Le sujet peut ouvrir pédagogiquement de larges horizons !

Intervention d'Olivier Forcade

« Mémoire et histoire des deux guerres mondiales »

L'histoire des deux conflits mondiaux et leur commémoration, c'est l'examen des faits et des objets de la guerre, des mots par lesquels on les décrit, des notions par lesquelles on les explique, des concepts par lesquels on les construit.

Le sujet fait ressortir trois enjeux :

- D'abord, toute approche des deux guerres mondiales nécessite de poser les cadres et les échelles, qu'ils soient géographiques ou culturels. Il faut définir le cadre national avant de passer à une approche comparative voire transnationale et globale.
- Ensuite, une analyse des mutations s'avère indispensable pour comprendre le passage d'une histoire des nations à celle des individus dans l'expérience de leurs engagements et de leurs choix.
- Le contenu de la commémoration doit être interrogé tandis que les liens entre histoire et commémoration doivent être clairement énoncés.

1° L'échelle nationale s'impose à toute analyse historique

Pour Alexis de Tocqueville, la guerre est l'engagement d'une nation dans la grande épreuve. D'ailleurs, les deux guerres mondiales, c'est avant tout l'histoire d'une génération qui avait 20 ans en 1914 et le double en 1939. Pour saisir l'esprit du siècle, il faut partir de l'échelle nationale lorsqu'on enseigne les deux conflits mondiaux à un élève du secondaire, à un étudiant voire à un doctorant.

Mais l'histoire nationale n'a jamais suffi à comprendre la complexité des deux conflits en question. L'historiographie européenne et extra-européenne nécessite des approches comparatistes. L'historien doit alors construire une interprétation partageant les facteurs d'analyse des histoires nationales. Il n'est pas neutre de penser que l'histoire ait donné un *Manuel franco-allemand* en classe de première, adossé à une recherche internationale très active. Gerd Krumeich et Jean-Jacques Becker ont fait paraître un livre en 2008, aux éditions Tallandier, intitulé justement *La Grande guerre, une histoire franco-allemande*, pour comparer les deux cadres nationaux et y rechercher singularités et divergences. Ce faisant, ils ont renouvelé la connaissance d'un conflit qui a d'abord été celui de ces deux peuples.

L'entrée par l'histoire transversale peut trouver un grand intérêt en identifiant certains objets d'étude de la Grande guerre comme la vie quotidienne marquée par des pénuries alimentaires dans des économies de ravitaillement et de réquisition. Du coup, ce chapitre ouvre évidemment celui du blocus économique aux échelles internationale et transnationale. L'histoire de la guerre vécue, c'est aussi les pillages, les carences alimentaires, les pathologies.

L'échelle transnationale, c'est l'analyse de l'expérience des populations dans les zones frontalières. Les zones d'opérations militaires ont entraîné l'évacuation de centaines de milliers de personnes de part et d'autre des frontières françaises et allemandes. À l'évidence, s'attacher à l'étude de la mémoire transnationale des Français et Allemands, c'est composer en classe les premières étapes d'une analyse globale du conflit.

2° Une histoire collective, de la nation à l'individu

Les renouvellements historiographiques ont été importants sur la guerre. Ils offrent à reconsidérer l'aventure collective des deux guerres mondiales, avec l'histoire des genres, le recours au narratif (témoignages...). Il faut insister, dans une histoire des sensibilités, sur le fait que la guerre est une aventure collective dans laquelle l'individu révèle son expérience.

La guerre, c'est aussi l'aventure collective d'une nation. L'armée est dans la nation. C'est une nation en armes qui fait la guerre. Il ne faut donc pas séparer armée et nation. Sur le front ouest, un soldat allemand pense défendre, sur son poste avancé en territoire français, la frontière du Rhin. À Stalingrad, une vingtaine d'années plus tard, la propagande nazie insistera sur l'idée que la prise de la ville soviétique, c'est en priorité défendre la nation menacée par Moscou.

Sur les massacres de Sétif le 8 mai 45, date symbolique, on étudiera en classe la rencontre conflictuelle de deux groupes nationaux, français et algérien. Les violences coloniales, c'est bien sûr saisir la réciprocité de la violence mais également proposer une histoire transnationale et globale.

Pour revenir sur l'individu, l'histoire, c'est la compréhension de l'expérience du combattant, sa liaison avec l'arrière par la correspondance. C'est entrer dans ces sujets bien balisés aujourd'hui que sont l'enfant orphelin, le deuil, les démobilisations dans les sorties de guerre...

3° De quelle commémoration parle-t-on ?

La mémoire est plurielle. La commémoration s'inscrit dans cette pluralité. Il y a une mémoire familiale, locale, nationale, etc. Dans les villes et les campagnes, il demeure des « traces » nombreuses (monument aux morts, tombes anonymes, blockhaus, reconstructions urbaines comme le port du Havre en 1945... qui forment un riche patrimoine à réutiliser dans la compréhension des deux guerres et de leurs conséquences).

Il faut être conscient des amnésies et des hypermnésies à l'œuvre. Les sociétés sont en outre confrontées à une inflation des mémoires, corollaire d'une déflation de l'histoire scientifique dans l'opinion ?

Il conviendra d'élargir les approches à d'autres problématiques, par exemple en insistant avec les élèves sur les liens entre l'histoire et la géographie.

Mais il faudra laisser une part de rêve ou d'inexpliqué aux élèves. Que leur imagination puisse aussi s'exprimer.

Compte-rendu de Mourad Haddak

Enseignant au collège Voltaire à Sarcelles, Val-d'Oise

Professeur relais aux Archives départementales du 95